

EPILOGUE.

Les événements qui suivirent sont encore présents à ma mémoire ; je me trouvais d'abord bien isolée ; M. de Montbars avait entraîné sa jeune femme dans un long voyage en Egypte, en Asie Mineure, etc... Il a des idées spéciales, ce garçon ! Passer sa lune de miel en tiers avec les momies, les pyramides, pylones, sphinx et autres antiquités barbares !... J'étais donc seule avec ma belle-fille, et c'est ici que j'appris à la connaître, que je parvins à développer tout à fait les qualités charmantes de son cœur et de son esprit. Il lui fallait la souffrance, pour naître à la vie intellectuelle : cette souffrance, ce fut Olivier qui la lui donna... Elle passa trois ans, trois longues années près de moi, n'ayant pour toute distraction que la société d'une vieille femme, des visites de charité, et l'obligation de diriger ma maison... Elle se donna toute à moi ; elle remplaça mes enfants absents ; elle me montra un dévouement, une bonté, qui me firent l'aimer comme un des miens. Jamais un mot de reproche contre Olivier... Et lui, cependant, lui écrivait rarement, des lettres d'une politesse désespérante, où pas un mot de tendresse ne se montrait qui pût encourager cette pauvre enfant. Le plus souvent, il lui parlait de moi, et semblait considérer qu'elle ne faisait que son devoir, en se consacrant à moi, en ensevelissant sa jeunesse dans ce triste coin de terre, avec seulement des devoirs, et pas une compensation !... Il ne parlait pas de revenir, au contraire ; au bout de deux ans, il fut nommé capitaine, et, encouragé par ce premier succès, déclarait qu'il devait suivre sa carrière jusqu'au bout, et rester là où il était.

Lia ne se plaignait pas ; je la voyais résignée et douce, se soumettant à sa destinée sans murmure... Alors, je résolus d'intervenir ; car je pensai que mon fils agissait mal, de se détacher d'elle ainsi. Je fus quelque temps indécise ; je connaissais le caractère d'Olivier, et je savais que des reproches, si mérités qu'ils fussent, ne pouvaient qu'aggraver la situation. Je lui écrivis moi-même, que je me trouvais bien vieille et bien affaiblie, et que je le suppliais de me donner la joie de le revoir avant de mourir... Il me manda un congé, et revint aussitôt...

Ah ! comme cette journée est présente à ma pensée ! J'avais fait un secret de tout cela à ma belle-fille ; je tenais à jouir de sa surprise... Donc, je m'arrangeai pour l'éloigner à l'heure exacte du retour que m'avait indiquée Olivier... Sur mon ordre, elle partit, un peu avant cette heure, pour aller, avec mon régisseur, examiner des coupes que je faisais faire en un coin éloigné du parc ; elle devait, en revenant, passer chez une vieille femme malade à qui elle portait des secours.

A peine était-elle partie qu'Olivier arriva... Mon cœur défaillit en le revoyant... Et lorsqu'il me serra dans ses bras robustes, je m'évanouis comme une femmelette. Mais ce ne fut pas long... Je rouvris bien vite les yeux, pour contempler à travers mes larmes, sa figure brunie par le soleil, un certain air résolu et ferme, qui m'inspira beaucoup de considération... Je ne pouvais me lasser de le voir... j'étais comme une enfant... au point de m'amuser de son grand sabre et des galons d'or de ses manches... Lui m'interrogeait sur ma santé, sur mon genre de vie... il me parla de Renée... enfin, de Lia.